Noël, P. J.
Griseldis

PQ
2376
N62G7

GRISELDIS,

OU

LA VERTU A L'ÉPREUVE,

MÉLODRAME,

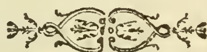
EN TROIS ACTES;

A grand Spectacle, orné de Chants, Danses, Combats, Marches, Pantomime, etc.

PAR M. P. J. NOEL.

Musique de M. LEBLANC; Ballets de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Opéra.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, en Germinal, de l'an XII de la République.



A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PQ
2376
N62G7

PERSONNAGES. ACTEURS.

GAUTIER, Comte de Saluces. *Tautin.*
GRISELDIS, bergère, épouse de Gautier. *Mle. Lévêque.*
FÉLIX, fils de Griseldis et de Gautier. *Mle. Louise.*
VIRGINIE, fille de Griseldis et de Gautier. *Mle. Planté.*
ANTONIO, père de Griseldis. *Dumont.*
ALBERTY, premier ministre de Gautier. *Defrêne.*
S. ALBY, jeune signeur de la cour. *Vigneaux.*
LÉONORA, femme au service de Griseldis. *Mle. Lagrenois.*
CÉLINO, jeune homme au service de Griseldis. *Delaporte.*
VALÉRIO, confident de Gautier. *Lebel.*
CORSINY, confident d'Alberty. *Martin.*
Le Magister. *Melcourt*
JACQUOT, paysan niais. *Raffile.*
ROSETTE, amoureuse de Jacquot. *Mle. Sophie Philbert.*
Amis de Corsiny.
Pages, Chasseurs, Gardes de Gautier.
Femmes de la suite de Griseldis.
Seigneurs et Dames de la cour, Suite de Gautier.
Paysans et Paysannes; Bergers et Bergères.

La Scène se passe dans le palais des comtes de Saluces, dans la province de ce nom, située en Piémont, au bas de la montagne des Alpes, entre le quatorze et quinzième siècle.

GRISELDIS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un cabinet, décoré dans le genre gothique ; sur le côté est une table de toilette, au-dessous d'une glace.

SCENE PREMIERE.

GAUTIER, VALÉRIO, *ils entrent en scène en causant ensemble.*

GAUTIER.

As-tu donné les ordres, mon cher Valério, pour que Virginie, ma fille, arrive dès ce jour même en ce palais?

VALÉRIO.

Oui, seigneur, un cortège nombreux doit l'amener ici en grande pompe. Combien vous allez jouir, en voyant une fille si accomplie, embélir votre cour de ses brillans attraits !... Chaque jour ajoute de nouveaux charmes à sa beauté, et l'on voit croître en elle, les grâces et les vertus de sa mère, l'incomparable Griseldis ; mais, seigneur, ôserais-je vous demander dans quelle intention ?...

GAUTIER.

C'est en ce jour, mon ami, que j'attends de ton zèle, de nouvelles marques de ton attachement. Depuis long-tems, unique dépositaire de mes pensées les plus secrettes, ton amitié sincère et ta prudente discrétion, t'ont mérité mon entière confiance. Apprends-donc que la présence de Virginie en ces lieux m'est nécessaire, pour les nouvelles épreuves auxquelles j'ai résolu de soumettre la patience et la fidélité de Griseldis.

VALÉRIO.

Hélas! seigneur, ne cesserez-vous jamais vos cruelles épreuves. Seize ans de patience, de complaisance et de soumission, ne suffisent-ils pas pour vous convaincre de son attachement? n'est-ce pas assez pour vous, d'avoir arraché de ses bras, sa fille chérie, et de l'avoir privée de ses embrassemens depuis quinze ans, que vous la tenez renfermée dans le château où vous l'avez faite élever. De combien d'humiliations et de chagrins, n'avez-vous pas

depuis, accablé la malheureuse Griseldis. Ah! seigneur, n'avez-vous épousé cette innocente bergère, que pour en faire la victime d'une injuste prévention?

GAUTIER.

Mon opinion, sur le caractère des femmes, me fait penser que les honneurs et la fortune où j'ai élevé Griseldis, ont pû flatter son ambition, au point de lui faire supporter avec patience, tous les chagrins que je lui ai fait éprouver. Pour m'assurer de ses véritables sentimens, je veux la réduire à sa première indigence.

VALÉRIO.

Pourrez-vous traiter avec tant de dureté, une épouse si vertueuse et si belle? Griseldis compte aujourd'hui sa trentième année, elle est dans cet âge interressant où une femme réunit les charmes du sentiment aux grâces de la nature, et loin de faire son bonheur, loin de jouir vous même de tant d'attraits, vous voulez lui faire passer ses plus beaux jours, dans l'amertume et la douleur. C'est ainsi que vous récompensez ses vertus, et vous dites, seigneur, que vous l'aimez?...

GAUTIER.

Si je l'aime!... mille fois plus que ma vie... Mon existence tient à la sienne... j'adore... j'idolâtre ses vertus, et l'épreuve que je lui prépare, ne servira qu'à les faire briller encore d'avantage.

VALÉRIO.

Votre conduite ne sera pas approuvée de tout le monde. Alberty, le seul Alberty, la trouvera conforme à ses désirs... On croit que sensible aux charmes de Griseldis... il a des desseins....

GAUTIER.

Des desseins!...

VALÉRIO.

Oui, mais Saint-Alby l'a déviné : Saint-Alby observe jusqu'à ses moindres mouvemens, et saura déjouer toutes ses intrigues... Les soins de ce vertueux jeune homme, sont d'autant plus généreux, que depuis quelque tems, il ne reçoit de vous, qu'un accueil froid et indifférent..... Cependant, il a sauvé vos jours.

GAUTIER.

Penses-tu que je l'aie oublié? Non, non; Saint-Alby me sera toujours cher, et le tems n'est pas éloigné, où il recevra la récompense d'un si grand service. Ce n'est pas sans dessein, que je lui ai ménagé une entrevue avec Virginie, en l'emmenant avec moi, dans le château qu'elle habite. J'ai lu dans ses yeux, et je suis assuré qu'il n'a pas vu ma fille avec indifférence. Mais il est tems de préparer les épreuves que je réserve à Griseldis; suis-moi, mon

cher Valério, et par ton zèle et ta prudence, viens me seconder dans l'exécution de mes nouveaux projets.

(Ils sortent ; Valério lui fait connaître que c'est avec répugnance qu'il sert son caprice).

SCENE II.

ALBERTY, CORSINY.

(Alberty sort joyeux de l'appartement de Griseldis. Corsiny entre sur le théâtre d'un côté opposé, et va à la rencontre d'Alberty).

ALBERTY.

JE triomphe, mon cher Corsiny, je viens de porter à Griseldis, l'ordre de se rendre en ce cabinet, pour y recevoir la visite du seigneur Gautier, son époux.

CORSINY.

Qui, suivant sa coutume, la couvrira d'humiliations, en lui reprochant la bassesse de son origine.

ALBERTY.

Et dont j'ai si bien préparé l'esprit, qu'il ne voit plus dans sa femme, qu'une vile paysanne, pour laquelle il n'a que du mépris et de l'indignation.

CORSINY.

Prenez garde, seigneur Alberty, on murmure hautement, contre la conduite du comte de Saluces ; on n'a pas oublié avec quelle dureté il arracha, des bras de son épouse, sa fille qu'elle avait allaitée ; avec quel sang-froid, il lui annonça la mort de cette même fille, qui, aujourd'hui, aurait atteint sa quinzième année. On admire le courage et la constance de Griseldis, à souffrir, sans se plaindre, tous les mauvais traitemens de son époux ; on vous soupçonne de les exciter en secret...

ALBERTY.

Ces murmures cesseront, aussi-tôt que le comte aura répudié son épouse.

CORSINY.

Vous pensez, seigneur, qu'il aura le courage....

ALBERTY.

Il n'attend plus que la décision du conseil, qui doit s'assembler dans une heure : j'en ai gagné tous les membres, excepté pourtant Saint-Alby ; ce jeune homme s'est déclaré le chevalier de Griseldis, peut-être que comme moi, n'ayant pu se défendre de ses charmes...

CORSINY.

Il est votre rival. En effet, son éloignement pour toutes les femmes de la cour, et pour tous les partis qu'on lui

propose, annonce une passion sécrette, dont Griseldis pourrait bien être la cause.

ALBERTY.

C'est ce que j'ai su persuader au seigneur Gautier, pour perdre Saint-Alby, tu sais la haine que je lui ai vouée, depuis qu'il a sauvé les jours du comte; le portrait qu'il en a reçu, et qu'il porte avec affectation, me le fait haïr encore d'avantage : dailleurs, les soins opiniâtres qu'il prend de traverser mes projets, la crainte qu'il n'ait déviné mes sentimens pour Griseldis, tout me fait un devoir de l'éloigner de la cour.

CORSINY.

Cependant, il partage toujours la faveur...

ALBERTY.

Sois tranquille, j'ai tout prévu; une fois délivré de cet odieux rival, Griseldis revenue à son état d'indigence, sera bientôt en mon pouvoir, je ne négligerai rien pour satisfaire ma passion, j'emploierai s'il le faut, la force.... Dans ce cas, je compte sur ton zèle, sur tes amis... Mais on vient, de la prudence.

SCENE III.

ALBERTY, CORSINY, CÉLINO.

CÉLINO.

SEIGNEUR Alberty, le comte de Saluces vous fait demander.

ALBERTY.

Je me rends à ses ordres....

(Dans le moment où Alberty et Corsiny se retirent, Léonora entre par le fond du théâtre).

SCENE IV.

CÉLINO, LÉONORA.

(*Léonora dépose sur la table un écrin rempli de diamans.*)

LÉONORA.

EH bien! seigneur Célino! encore une visite du comte de Saluces, et de nouveaux chagrins pour notre bonne maitresse. D'où peut naitre une conduite aussi bizarre de la part du seigneur Gautier.

CÉLINO.

Je le devine à-peu-près; Gautier, prévenu de tous tems contre le caractère impérieux de votre sexe, a toujours montré de l'aversion pour les liens du mariage; il n'a consenti de se marier, que lorsqu'il trouverait dans une femme, avec de la beauté, une douceur, une patience

et une soumission à toute épreuve. Griseldis, simple bergère, lui parut réunir toutes ces qualités; ébloui par l'éclat de ses charmes, il aura pu se déterminer à l'épouser. Mais, avec le tems...

LÉONORA.

Les premiers feux de cette passion se sont éteins par la possession, et son aversion pour le mariage a repris le dessus.

CÉLINO.

C'est cela même.

LÉONORA.

Quelle injustice!... et c'est ainsi, que vous récompensez dans les femmes, la constance et la vertu. Allez, seigneur Célino, les hommes... les hommes...

CÉLINO.

Eh bien! les hommes?

LÉONORA.

Ce sont tous des monstres!

SCÈNE V.

GRISELDIS, CÉLINO, LÉONORA, Femmes de la suite de Griseldis.

(Griseldis entre accompagnée de ses femmes; elle donne l'ordre à Célino de lui aller chercher son fils; ensuite elle s'assied auprès de la table où est l'écrin. On la décore des diamans destinés aux comtesses de Saluces. Pendant ce tems, elle est occupée du portrait de son époux, qu'elle considère avec attendrissement et qu'elle baise plusieurs fois).

LÉONORA.

Daignez, madame, vous regarder dans cette glace, et nous dire si vous êtes contente.

GRISELDIS, *sans se regarder.*

Oui... oui... c'est très-bien... Ah! sans les ordres de mon époux; de tous ces ornemens, pour lesquels je n'étais pas faite; (*en montrant le portrait.*) ce portrait serait le seul bijou dont j'aimerais à me parer.

LÉONORA.

Quel dommage, madame, que votre époux ne rende pas plus de justice à tant de charmes, et à l'attachement que vous avez pour lui.

GRISELDIS.

Léonora! si vous voulez conserver mes bontés, supprimez vos observations. Le comte, mon époux, a sans doute des raisons puissantes, pour agir comme il le fait, et

comme moi, vous devez respecter ses volontés.... Mais mon fils tarde bien à venir...

LÉONORA.

Le voici, madame ; Célino l'accompagne.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FÉLIX, CÉLINO.

(Célino amène le fils de Griseldis, qui se jette dans ses bras ; elle l'embrasse avec une douce satisfaction, et exprime la consolation que sa présence lui fait éprouver.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTY.

(Alberty se trouble à la vue de Griseldis ; il semble être ébloui par ses charmes ; il s'avance vers elle d'un air embarrassé. Voyant les personnes de la suite de Griseldis, il la prie de les faire éloigner. Griseldis fait signe à son monde de se retirer).

ALBERTY.

MADAME, je viens vous prévenir que le comte de Saluces doit se rendre dans un moment auprès de vous. Que n'a-t-il pour vos charmes, les mêmes yeux... (*à part.*) J'ai pensé me trahir.

GRISELDIS.

Seigneur, que signifie le trouble où je vous vois ?...

ALBERTY.

Ah ! madame, pardonnez ; mais, je ne puis penser sans émotion, aux nouveaux tourmens que votre époux vous prépare.

GRISELDIS.

Qu'ôsez-vous dire !...

ALBERTY.

Ignorez-vous, madame, que le seigneur Gautier, cédant trop facilement aux réclamations d'un peuple injuste, a donné l'ordre à son conseil de s'assembler, qu'on doit y délibérer sur la résolution qu'il a prise de rompre les nœuds qui vous unissent à lui. Une grande partie des membres du conseil semblent partager son opinion..... Quelle âme serait insensible à tant d'outrages faits à vos charmes, et ne serait pas touchée des souffrances...

GRISELDIS.

Eh ! sur quoi jugez-vous ? avez-vous connaissance qu'il me soit échappé une seule plainte ?...

ALBERTY.

Eh ! c'est ce dévouement sublime, qui rend encore plus condamnable les procédés de votre époux.

GRISELDIS.

Arrêtez. Est-ce à vous, qu'il convient de blâmer sa conduite? Vous a-t-il donné le droit de juger ses actions? Seigneur Alberty, le comte de Saluces vous a comblé de ses bienfaits, il a mis en vous toute sa confiance, et c'est en abuser, que de chercher à le noircir dans mon cœur.

ALBERTY.

Vous interprêtez mal, madame, un sentiment... Mais je vais rejoindre le seigneur Gautier, et j'ôse espérer que bientôt, vous me rendrez plus de justice.

GRISELDIS.

Allez, seigneur, et par votre zèle à le servir, rendez-vous digne de l'emploi honorable, que vous tenez de ses bontés.

(*Alberty se retire, la rage dans le cœur et la fureur dans les yeux.*)

SCENE VIII.

GRISELDIS, FÉLIX.

GRISELDIS, *à part.*

Il est donc arrivé, ce moment fatal, que j'ai tant redouté.

FÉLIX.

Tu soupires, ma bonne maman... C'est ce méchant Alberty, qui t'a donné du chagrin... Tiens, maman, je ne l'aime pas... Il me regarde avec des yeux qui me font peur... Se pourrait-il que mon papa voulut se séparer de toi!... Oh! non... il n'est pas si cruel... Il est vrai que depuis long-tems, il nous tient éloignés de sa présence; c'est bien rarement, qu'il se rend auprès de nous...

GRISELDIS.

Mon ami, les soins que ton papa donne au gouvernement, dont il est le chef, sa vigilance, pour rendre la justice au dernier de ses sujets, lui laissent trop peu de loisirs, pour nous venir voir autant qu'il le désirerait.

FÉLIX.

Mais, d'où vient qu'il te parle toujours avec aigreur? pourquoi ne répond-il à tes carresses qu'en te reprochant ta naissance ?...

GRISELDIS.

Sans cesse obsédé par des courtisans envieux et jaloux de mon bonheur, accablé des reproches qu'ils lui font,

d'avoir épousé une simple bergère, ton papa craint, peut-être, pour éviter un mécontentement général, d'être forcé de se choisir une nouvelle épouse.

FÉLIX.

En trouvera-t-il jamais, qui l'aime autant que toi?...

GRISELDIS.

Mon fils, un prince généreux est souvent obligé de sacrifier son repos, à celui de ses sujets.

FÉLIX.

O mon dieu! qu'allons-nous devenir?

GRISELDIS.

Mon ami, quelle que soit la destinée que le comte nous prépare... respectons ses ordres... obéissons en silence! souviens-toi, mon cher fils, que la soumission aux volontés d'un père, est la route certaine qui conduit à toutes les vertus.

FÉLIX.

O maman, je n'oublierai jamais aucunes de tes leçons. Tu verras bientôt si j'ai appris, de toi, à souffrir sans me plaindre.

GRISELDIS.

O mon fils, conserve toujours ces excellens principes, et si jamais le sort nous séparait...

FÉLIX.

Nous séparer!... Non, non, jamais... je veux te suivre par-tout... j'embrasserai les genoux de mon papa... il ne pourra résister à mes larmes... (*Prenant le portrait que Griseldis porte à son col.*) Regarde, maman, il est si bon... non, il ne me refusera pas... et quand nous serons loin de lui... Ce portrait que chaque jour, nous couvrirons de baisers, nous consolera, du moins de son absence... (*En baisant le portrait*) Oui, oui, mon papa, nous t'aimerons toujours...

GRISELDIS, *touchée jusqu'aux larmes, et pressant Félix dans ses bras.*

Cher enfant!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GAUTIER, et sa Suite.

(Gautier entre en scène ; il a l'air sombre et sévère. Griseldis et son fils s'avancent pour lui rendre leurs devoirs. Il leur fait signe de la main de se tenir éloignés. Griseldis paraît troublée un instant, range son fils auprès d'elle, et reprend un air calme).

GAUTIER, *d'un ton ferme et absolu.*

MADAME, je ne puis tenir davantage contre les re-

proches perpétuels qu'on me fait de toutes parts sur l'alliance que j'ai contractée avec vous ; mes parens, mes amis, voient, avec indignation, que l'immense fortune que je tiens de mes ancêtres, doit passer un jour, sur la tête du petit-fils d'un paysan, et pour faire cesser ces murmures, je ne puis me dispenser de soustraire votre fils aux regards de ma cour.

GRISELDIS.

Seigneur, les jours de mon fils et ceux de sa mère vous appartiennent, vous en pouvez disposer comme il vous plaira. Lorsqu'il s'agit de votre gloire, il n'est pas de sacrifice que je ne sois prête à faire.

(Gautier fait signe à ses gardes de s'emparer du jeune Félix. Griseldis prend son fils entre ses bras ; elle le presse contre son sein, et exprime la peine qu'elle souffre de s'en séparer. Gautier fait paraitre le mécontentement qu'il éprouve d'un si long délai ; Griseldis s'en apperçoit, embrasse son fils pour la dernière fois, et le remet entre les mains des gardes. Le jeune Félix étend ses bras supplians vers Gautier, qui ordonne à ses gardes de l'éloigner. Une joie hypocrite se remarque sur le visage d'Alberty).

GAUTIER.

Les membres de mon conseil sont assemblés ; je vais me rendre auprès d'eux, et dans peu, vous apprendrez votre sort.

(Gautier sort avec sa suite, sans jeter un seul regard sur Griseldis. Alberty le suit et salue Griseldis, en affectant de la plaindre des duretés de son époux).

SCÈNE X.

GRISELDIS, LÉONORA, Femmes de Griseldis.

(Griseldis, excédée par la contrainte qu'elle vient d'éprouver, et fatiguée des efforts qu'elle a faits pour surmonter les tourmens qui l'agitent, perd ses forces, et se laisse tomber sur un sopha, accablée de douleur ; des larmes s'échappent de ses yeux ; cependant, elle parait se recueillir peu à peu).

LÉONORA.

AH ! madame, quelle douleur nous ressentons, en voyant couler vos larmes.

GRISELDIS.

Je n'ai pas été la maîtresse de les retenir. La nature

plus forte que moi, a triomphé un instant de mon courage et de ma fermeté. (*En se levant, et d'un ton résolu.*) Mais mon devoir l'emporte à son tour ; et j'entendrai avec calme, de la bouche d'un époux que j'adore, l'arrêt de ma destinée.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, GAUTIER, ALBERTY, ST.-ALBY, Suite de Gautier.

(Gautier arrive, en affectant un air satisfait. Alberty applaudit à son contentement. Saint-Alby porte des regards sevères sur Alberty, qui lui font baisser les yeux).

GAUTIER.

GRISELDIS, le conseil a prononcé, nos liens sont rompus.

(Frappée de cet arrêt cruel comme d'un coup de foudre, Griseldis est accablée d'un saisissement universel ; cependant, elle rappelle son courage, concentre sa douleur, et dit) :

GRISELDIS.

Seigneur, je me suis toujours regardée comme indigne du rang ou vous m'avez élevée. L'honneur vous ordonne aujourd'hui, de reprendre ces biens que je tenais de votre générosité, je vous les rends avec soumission... voici... votre anneau... et comme je ne vous ai rien apporté, il est juste, aussi, que je n'emporte rien. Je vais quitter tous ces ornemens, pour reprendre mes habits champêtres, que j'ai soigneusement conservés, et dont je me suis plue à me vêtir, tous les ans, à une époque, dont je conserverai toujours le souvenir.

(Griseldis détache, l'un après l'autre, les diamans dont elle est parée, et les dépose dans l'écrin placé sur la table ; elle ôte aussi de son col la chaîne où est attaché le portrait de son mari : elle le porte vers sa bouche par un mouvement naturel ; cependant, elle n'ose le baiser : elle hésite de le mettre dans la boëte : enfin, elle ôte le cadre de diamans qui entoure le portrait, met les diamans dans la boëte, et va se précipiter aux genoux de Gautier).

GRISELDIS.

Depuis seize ans, seigneur, que j'habite ce palais, je ne vous ai jamais demandé aucune grâce ; daignez m'accorder celle de conserver ce portrait.

GAUTIER, *regardant Alberty, comme pour le consulter.*

Ce que vous demandez, Griseldis... (*Alberty lui fait un signe négatif.*) Ne peut vous être accordé.

S.-ALBY.

Ah! seigneur, vous pouviez, sans qu'il en coutât à votre gloire, laisser à son attachement pour vous, ce motif de consolation.

GAUTIER.

Saint-Alby! pourquoi faut-il que je vous trouve toujours en opposition avec mes volontés? tantôt, j'ai remarqué que vous avez été le seul, dans le conseil, qui n'avez point applaudi à ma résolution.

S.-ALBY.

Seigneur, mon zèle à vous servir, mon dévouement pour votre personne, vous sont connus; mais lorsqu'il s'agit de comdamner l'innocence, ce serait avilir votre gloire et vous-même, que d'applaudir à une injustice. (*En jettant un regard de mépris sur Alberty.*) Je sais qu'il est des âmes viles, qui n'achètent la faveur que par de lâches adulations; pour moi, jamais la crainte d'une disgrâce, ni aucune considération, ne me feront trahir le sentiment de ma conscience.

GAUTIER.

Est-ce bien vous Saint-Alby, qui ôsez me parler avec tant de fierté? quel intérêt prenez-vous donc à Griseldis?

S.-ALBY.

Celui qu'inspire la vertu malheureuse.

GAUTIER.

C'en est trop; sortez de ma présence, et n'y reparaissez jamais. (*Saint-Alby sort en saluant, Gautier et Griseldis; il lance des regards menaçans sur Alberty.*) Vous, Griseldis, allez reprendre vos habits champêtres, et retournez auprès de votre père!

GRISELDIS, *vivement.*

Et mon fils, seigneur!...

(Gautier regarde Alberty, pour lui demander ce qu'il doit faire. Griseldis porte des regards inquiets sur Alberty; celui-ci s'en apperçoit, et n'ose pas donner un avis contraire).

GAUTIER.

Votre fils vous sera rendu.

(Griseldis fait paraitre un sentiment de joie; elle s'incline vers Gautier, pour le remercier: elle éprouve une forte émotion au moment de son départ; ensuite, elle sort d'un pas ferme et dégagé. Gautier la suit des yeux, le plus loin qu'il peut. Des mouvemens de joie se répan-

dent sur le visage d'Alberty. Gautier se retire avec sa suite).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une campagne agreste ; au fond, une colline boisée, à trois rangs ; à droite de l'acteur, une chaumière, formant, sur le devant du théâtre, un auvent, sous lequel est une table entourée de bancs de bois. En face, un bosquet et l'entrée du hameau.

SCÈNE PREMIERE.

Au lever du rideau, les paysans et les paysannes sont occupés à orner le bosquet de guirlandes de fleurs ; dans le bosquet se trouve un autel de verdure, sur lequel il y a une corbeille de fleurs et de fruits. Autour de cet autel, un médaillon entouré de guirlandes ; dans ce médaillon est écrit : A LA RECONNAISSANCE.

LE MAGISTER, ROSETTE, JACQUOT, PAYSANS, PAYSANNES.

LE MAGISTER.

FORT bien, mes amis, fort bien, que cet autel élevé par la reconnaissance à la vertu bienfaisante, rappelle dans nos cœurs ce jour fortuné ou Griseldis, digne par ses vertus, d'être la compagne du comte de Saluces, reçut son hommage et sa foi. Depuis son élévation, elle n'a rien négligé pour fixer le bonheur en ces lieux. Oui, mes amis, seize ans se sont écoulés depuis cet heureux moment, et l'anniversaire d'une époque si mémorable, sera toujours pour nous le signal du plaisir. Continuons à décorer cette humble cabane, azile du sage Antonio, son père, et que ce digne vieillard reçoive les vœux qu'adressent chaque jour, à Griseldis, nos cœurs reconnaissans. (*Il écoute à la porte d'Antonio.*) Paix ! paix ! Je crois l'entendre....

(*Tous les paysans se grouppent autour de la porte d'Antonio ; le Magister à leur tête.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

(Antonio ouvre sa porte étonné ; il fixe les paysans qui lui présentent leurs bouquets. Pendant ce tems , une jeune paysanne , grouppée près de la porte, lui pose une couronne de roses sur la tête , et l'on chante le cœur suivant).

Chœur de Paysans et de Paysannes.

O ! bon vieillard , reçois l'hommage
De tes amis , de tes enfans ;
Les vœux des cœurs reconnaissans
Prolongent les beaux jours du sage.

ROSETTE.

Par vos jeux , célébrez ce jour ,
Aimable et folâtre jeunesse ,
Faites , par des chants d'allégresse ,
Retentir l'echo d'alentour.

CHŒUR.

O ! bon vieillard , etc.

ANTONIO, *aux paysans.*

Je ne sais comment vous exprimer... des larmes de plaisir... O mes amis !... ô ma fille !... quel moment pour ton cœur...

LE MAGISTER.

Sage Antonio , l'hommage que tu reçois en ce jour est celui que commandent les vertus et dictent nos cœurs. Il est simple , mais il est sincère ; la nature seule en fait les frais. (*Aux paysans.*) Allons , mes amis , ayez soin sur-tout de bien exprimer dans vos divertissemens , l'instant où le comte de Saluces, au retour de la chasse ; offrit à Griseldis de partager son rang et sa fortune : que ce tableau touchant retrace aux yeux du bon Antonio, ce moment si glorieux pour un père.

(Divertissement, pendant lequel le Magister et Antonio sont assis sur le banc de gazon et causent. La fête continue , et la danse exprime les circonstances qui ont précédé le mariage de Griseldis avec le comte de Saluces. Tonerre à la fin du ballet : orage. Pendant l'orage, les paysans montent sur la coline , pour voir s'il sera long ; ils redescendent , et disent au Magister et à Antonio que le tems est pris par-tout. Antonio monte sur le premier plan de la coline).

ANTONIO.

Par-tout, le ciel est couvert, des éclairs précipités annoncent un violent orage !...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GRISELDIS, FÉLIX.

(Le tonerre redouble ; Griseldis, vêtue en paysanne, parait sur le haut de la coline, tenant Félix par la main. Un coup de tonerre se fait entendre, la foudre tombe à ses pieds ; l'enfant s'évanouit, elle l'enlève, descend la coline, arrive en courant sur le devant du théâtre, apperçoit son père et les paysans, et s'écrie.

GRISELDIS.

CIEL ! mon père !...

(*Elle tombe évanouie aux pieds de son père ; tous à l'envie, lui donnent des secours, elle revient à elle, paraît étonnée et s'écrie :*

Mon fils !... mon père !... (*Elle les serre dans ses bras, en disant.*) Ah ! Gautier !...

(*Ensuite elle retombe dans l'accablement, puis elle reprend :*)

O mon père !... Je suis... toujours digne de vous... mes amis, je ne suis point coupable... mon ép... Gautier, mon seigneur, m'a rendue à mon premier état, et je reviens habiter parmi vous.

(Témoignages d'affections et de respects, de plaisirs et de regrets, de la part des paysans).

LE MAGISTER.

Madame, quelque soit le rang où le destin vous a placée, vos vertus commandent notre hommage ; nous respectons vos secrets, et nous ferons nos efforts pour vous faire oublier, s'il est possible, l'état douloureux où je vous vois. Puisse un jour, le seigneur Gautier, vous rappeler auprès de lui, et vous faire partager un sort plus digne de vous !

GRISELDIS.

Vos soins touchans, adoucissent ma triste situation ; le seigneur Gautier, en me rendant à mon premier état, à mon père... a prévenu mes desirs ; je n'étais pas faite pour un rang si élevé, et je le quitte sans regret, si j'emporte son... estime.

(*Elle soupire, prend son fils dans ses bras et l'embrasse.*)

LE MAGISTER, *chante.*

Griseldis, au faite des grandeurs,
Nous combla de sa bienfaisance ;
Le sort, par d'injustes rigueurs,
La replonge dans l'indigence.

Prévenons ses moindres désirs,
Heureux et fiers de sa présence,
Nos cœurs jouiront des plaisirs
Qu'inspire la reconnaissance.

CHŒUR DE PAYSANS.

Prévenons ses moindres désirs, etc.

ANTONIO.

Mes amis, je n'oublirai jamais... (*La douleur l'empêche de parler. A sa fille.*) Viens ma Griseldis, viens ma fille...

(Comme il va pour rentrer chez lui, et que le magister témoigne de la douleur, parait Alberty sur le haut de la coline, suivi de Corsiny et de ses camarades).

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTY, CORSINY, ET SUITE.

(A l'arrivée d'Alberty et de sa suite, qui descendent la coline, les paysans sont surpris. Griseldis, désirant et craignant de recevoir des ordres de Gautier, hésite d'entrer dans la maison de son père).

ALBERTY, *aux Paysans.*

ELOIGNEZ-VOUS....

LE MAGISTER.

Mais, seigneur, si j'osais !...

ALBERTY.

Eloignez-vous, vous dis-je, Corsiny !... (*Corsiny et ses gens, renvoyent le Magister et les Paysans : à Griseldis.*) Et vous, madame, daignez m'accorder un moment d'entretien... (*A Antonio, qui veut se retirer.*) Brave homme, restez ; l'entretien que je désire, exige votre approbation, j'ôse espérer que vous ne me refuserez pas...

ANTONIO.

Seigneur, j'obéis.

(Pendant ce tems, Griseldis regarde Alberty avec effroi. Les gens de la suite d'Alberty se rangent au fond du théâtre).

SCÈNE V.

ALBERTY, GRISELDIS, ANTONIO, CORSINY, *Suite.*

ALBERTY.

Charmante Griseldis, je viens réparer tous vos malheurs.

GRISELDIS, *vivement.*

Eh ! quoi ! seigneur, mon époux aurait-il changé de sentiment ?...

ALBERTY.

Non, madame, non : Gautier ne sait pas, comme moi, apprécier vos vertus et vos charmes : pour vous faire sortir de l'état d'indigence où son injustice vous a réduite ; je viens vous offrir avec mon cœur, ma main et ma fortune.

GRISELDIS.

Seigneur, ma surprise.....

ALBERTY.

Cessera d'après l'aveu que je viens vous faire ; apprenez que le premier jour que vous vintes embélir, par votre présence le palais des comtes de Saluces, mon cœur brûla pour vous des feux les plus ardens : tant qu'un nœud sacré a tenu votre destinée unie à celle du comte, j'ai caché soigneusement une flamme que vos vertus laissaient sans espérance. Mais aujourd'hui, que Gautier a rompu lui-même les liens qui vous unissaient à lui, et qu'il vous a dégagé de vos sermens, l'espoïr est rentré dans mon cœur ; je puis sans crime avouer une passion qui devient légitime et d'où dépend le bonheur de mes jours : en vous donnant ma foi, je n'exigerai pas de vous, belle Griseldis, cette soumission aveugle qui vous a rendue la victime de votre époux ; je jure au contraire de respecter toutes vos volontés et de prévenir vos moindres désirs.

GRISELDIS.

Je suis sensible, autant que je le dois, à l'intérêt que vous me témoignez ; mais je ne puis consentir...

ALBERTY.

O ciel que dites-vous ?

GRISELDIS.

Le seigneur Gautier a été le maître de rompre les nœuds qui nous unissaient, mais il n'est pas en mon pouvoir d'arracher de mon cœur l'amour pur et sincère que j'ai juré de conserver pour lui, je croirais manquer à ce que je vous dois... à moi-même, si en échange des avantages considérables que vous m'offrez, je vous apportais un cœur épris pour un autre... Il est des femmes à la cour qui brigueront l'honneur de votre alliance, et vous

feront facillement oublier une passion, ou plutôt un caprice indigne de vous et de moi.

ALBERTY.

Madame, quand on a le bonheur de vous connaître, il est difficile d'étouffer les sentimens qu'inspirent vos charmes, et jamais le caprice....

GRISELDIS.

Cessez, seigneur Alberty, un discours qui m'offense, et permettez que je me retire...

ALBERTY.

Eh bien ! femme cruelle, connais enfin la force de l'amour qui me domine, il n'est point de sacrifices que je ne fasse, point d'obstacles qui puissent m'arrêter pour parvenir au but de mes desirs : ne croyez pas que je sois votre dupe : un autre, il est vrai, possède le cœur ingrat qui m'outrage, mais cet autre n'est point le seigneur Gautier ; oui, S. Alby règne en souverain sur ce cœur parjure, qui trahit la foi jurée à votre époux. Ce dédain affecté pour l'éclat et les grandeurs qui vous entouraient, n'est que pour mieux cacher vos sentimens pour cet odieux rival.

GRISELDIS.

Qu'entends-je, seigneur, vous osez m'accuser !...

ANTONIO.

Quoi ! ma fille, il serait vrai ?..

GRISELDIS.

Et vous aussi, mon père, vous soupçonneriez ?.. Ah ! malheureuse !....

ANTONIO.

Pardonne Griseldis, pardonne à ton père... Et vous seigneur, que vous a fait ma fille, pour venir l'outrager jusqu'ici ? que vous ai-je fait moi-même, pour empoisonner mes jours par d'odieux soupçons ?...

ALBERTY.

Bon vieillard, en offrant à votre fille de s'unir à mon sort, j'ai voulu réparer l'injustice du seigneur Gautier... Ses refus ont excité dans mon cœur des reproches... mais oublions tout, et venez avec elle partager ma fortune !

ANTONIO.

L'honneur m'est plus cher que la richesse ; et jamais l'espoir des grandeurs... viens ma fille... viens...

ALBERTY.

Insensé ! puisque ni mes offres, ni mon amour, ne peuvent rien sur toi, crains ma vengeance ; premier ministre de la justice, je puis employer l'autorité des lois pour vous perdre... oui je le jure, Griseldis sera mon épouse... redoutez tout de mon désespoir....

GRISELDIS.

Quoi ! seigneur ! vous seriez capable...;

ALBERTY.

De tout entreprendre pour vous posséder... Voyez en moi, ou l'amant le plus tendre, ou le maître le plus absolu.

GRISEDIS.

Je brave vos menaces, et jamais...

ALBERTY.

Corsiny ! qu'on enlève Griseldis !..

(Corsiny et ses gens, s'emparent de Griseldis ; elle rassemble toutes ses forces pour résister à leur entreprise, mais à la fin, elle succombe et tombe évanouie. Corsiny la charge sur ses épaules et l'enlève ; pendant ce tems Antonio et Félix à genoux, pour supplier Alberty, sont tenus par ses gens, l'épée sur le sein).

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, S. ALBY, *Paysans armés.*

(Saint-Alby descend la coline, à la tête d'une troupe de paysans armés ; il s'arrête au milieu de la coline).

S. ALBY, *s'écrie à Alberty.*

TRAÎTRE ! tes infâmes projets sont déjoués, défends-toi !

(S. Alby arrache Griseldis des bras de Corsiny. Alberty, furieux, l'épée à la main, s'élance sur Saint-Alby, qui abandonne Griseldis Ceux qui tenaient Antonio et Felix prennent la fuite. Antonio et Félix volent vers Griseldis. S. Alby se met en défense ; un combat furieux et opiniâtre s'engage, tandis que d'un autre côté, les paysans poursuivent les gens d'Alberty ; le pied glisse à Saint-Alby, il tombe sur un genou et à demi renversé, il continue cependant de combattre ; pendant ce tems, Griseldis a repris ses sens, et se relève. Effrayée du danger que court Saint-Alby, elle se jette, avec son père et son fils, à genoux, et implorent le ciel. Alberty se trouble ; Saint-Alby profite de ce moment pour se relever, le poursuit dans la coulisse. Les paysans poursuivent, de leur côté, les gens d'Alberty).

SCÈNE VII.

ANTONIO, GRISELDIS, FELIX, S. ALBY.

(Antonio, Griseldis et Félix, ne voyant plus personne sur le théâtre, rendent graces au ciel, et s'embrassent avec joie. Saint-Alby rentre précipitamment et se présente à eux triomphant).

ANTONIO,

Ma fille, mon fils, tombons aux pieds de notre libérateur.

S.-ALBY.

Pardon, si je vous interromps ! mais le désir de vous annoncer que le perfide Alberty, a payé de sa vie les outrages que vous en avez reçus, doit me servir d'excuse.

GRISELDIS.

Je n'oublierai jamais, seigneur, ce que je vous dois, vous avez sauvé les jours d'un époux qui me sera toujours cher : sans votre courage, je devenais la victime du traître Alberty. Que j'aurais de plaisir à m'acquitter de tant de bienfaits ! mais Griseldis, simple bergère, ne peut vous offrir que le sentiment de sa reconnaissance.

S.-ALBY.

Quelque soit l'état où le sort vous a réduite, vous êtes et vous serez toujours pour moi l'épouse du comte de Saluces. Si les funestes conseils d'Alberty ont étouffé dans le cœur de Gautier, des sentimens d'amour que vos vertus avaient fait naître ; si seize ans d'une union qui devait être éternelle, ont été oubliés, croyez, madame, qu'il réparera ses torts, en rappelant auprès de lui sa digne compagne, et s'empressera de vous faire oublier les maux que vous avez soufferts.

GRISELDIS.

Non, seigneur, non ; jamais mon époux ne me rappellera auprès de lui. Son honneur, la gloire de son nom, tout lui fait un devoir de me laisser dans ma première condition.

S.-ALBY.

Sans les noirs complots d'Alberty, vous jouiriez encore, madame, d'un rang que vous méritez à juste titre, et sa mort doit en ce jour...

GRISELDIS.

Vous rendre des faveurs, que mon époux ne vous a retirées, que par les trahisons de ce coupable ministre.

S.-ALBY.

Quoi, madame !...

GRISELDIS.

Oui, seigneur, ce monstre a ôsé interpréter vos soins empressés pour moi, et votre indifférence pour les femmes de la cour, en nous accusant...

S.-ALBY.

Qu'entends-je ?... mais le seigneur Gautier n'a pu se laisser abuser à ce point ; il a dû soupçonner le motif de ma conduite.

GRISELDIS.

Expliquez-vous...

S.-ALBY.

Un jour, que j'accompagnais le comte de Saluces dans

une partie de chasse, il me conduisit dans un château situé près de la forêt. Une dame d'un âge avancé, s'empressa de nous y recevoir. Elle était accompagnée d'une jeune personne, dont la beauté ne peut être comparée qu'à la vôtre. Je l'avouerai, madame, libre jusqu'à cet instant, un trouble involontaire s'empara de moi. Les regards pénétrants du seigneur Gautier, augmentèrent encore mon embarras : que vous dirai-je, enfin? cette jeune beauté m'a inspiré un sentiment dont je ne suis plus le maître, et d'où dépend le bonheur de mes jours.

GRISELDIS.

Oserais-je vous demander, seigneur, dans quel tems...

S.-ALBY.

Ce fut le jour même que j'eus le bonheur de sauver la vie au comte de Saluces, en l'arrachant à la fureur d'un cruel sanglier, et que pour prix d'une action si naturelle, il me donna son portrait, que j'ai toujours porté depuis, sur mon cœur. (*Il tire le portrait de son sein.*)

GRISELDIS, *vivement.*

Le portrait... de mon... époux !... permettez-vous, seigneur ?...

S.-ALBY, *lui remettant le portrait.*

Peut-il être mieux qu'entre les mains de la vertueuse Griseldis.

GRISELDIS.

Quoi! vous auriez la bonté !..

S.-ALBY.

Permettez que je me retire, et soyez assurée que Saint-Alby ne négligera rien pour assurer votre bonheur.

(S. Alby se retire promptement, pour éviter leurs remercimens. Griseldis, Antonio et Félix, le reconduisent avec des démonstrations de reconnaissance).

SCENE VIII.

ANTONIO, GRISELDIS, FÉLIX.

ANTONIO.

O ma fille, que de générosité dans le cœur de ce vertueux jeune homme; mais ma Griseldis, tu as besoin de te reposer et de prendre quelques rafraichissemens. Viens t'asseoir sous cet abri; on y respire un air pur, et tandis que j'irai recueillir le lait de nos brebis, Félix t'apportera de quoi couvrir la table, des ustenciles nécessaires.

(Antonio conduit Griseldis près de la table, où elle s'assied; elle baise la main de son père, et embrasse son fils. Antonio et Félix entrent dans la chaumière).

SCENE IX.

GRISELDIS, *seule.*

(Griseldis, enchantée de posséder le portrait de Gautier, le regarde, et le baise à plusieurs reprises).

GRISELDIS.

Ce portrait !... quelle jouissance pour mon cœur !.... quels souvenirs !...

ROMANCE (1).

Je me rappelle ce beau jour,
Où dans mon affreuse détresse,
Gautîer brûlant des feux d'amour,
Vint m'offrir sa main, sa tendresse !
Pour lui fut mon premier désir,
Il aura mon dernier soupir.

Mais aujourd'hui, quelle douleur,
Il nous éloigne, il se dégage ;
O mon cher fils, c'est dans mon cœur
Que tu trouveras son image.
Pour lui fut mon premier désir, etc.

Cessons de nous plaindre de lui,
Mon sort est-il donc si funeste ;
A mon père il rend un appui,
Un fils de son amour me reste.
Pour lui fut mon premier désir, etc.

(*Elle apperçoit Félix, et remet le portrait dans son sein.*)

SCENE X.

GRISELDIS, FÉLIX.

(Félix revient, portant sur sa tète un panier, rempli des effets pour le rafraichissement ; Griseldis le débarrasse du panier et le pose sur la table).

GRISELDIS.

Cette cabane, mon cher Félix, est la demeure de mon respectable père, et le seul azile qui nous reste. Quelle différence avec ces palais magnifiques où tu as été élevé ! La fortune inconstante, te donne, mon fils, une cruelle leçon.

(1) Cette Romance se passe à la représentation ; l'orchestre en exécute l'air, pendant que Griseldis mime les paroles. J'ai voulu conserver à l'impression, cette Romance, pour l'actrice des départemens, à qui la pantomime serait moins familière que le chant.

FÉLIX.

Ah ! maman ! je m'en souviendrai long-temps.

GRISELDIS.

Ce n'est pas sur mon sort que je verse des larmes ; mais toi, mon fils, quel avenir !

FÉLIX.

Ne pleure pas, chère maman. (*Il chante.*)

Ne crains pas que dans la misère,
Jamais je regrette la cour ;
Serais-je heureux dans ce séjour,
Sans la présence de ma mère.

Près de toi, dans cette chaumière,
Maman, je trouve le bonheur ;
Félix, pour braver le malheur,
Suivra l'exemple de sa mère.

Calme donc ta douleur amère,
Ne t'affliges pas sur mon sort ;
Félix ne veut, pour tout trésor,
Que les seuls baisers de sa mère.

GRISELDIS.

Viens, Félix, viens, que je te presse sur mon cœur ; dans un âge plus avancé, tu verras que les chagrins les plus cruels, ne sont pas ceux causés par la perte de la fortune. Oui, mon ami, autrefois nous étions riches ; ton bon papa n'a pas toujours été dans l'indigence, ses soins touchans me donnèrent une éducation qui m'a fait supporter, sans murmure, les coups du sort... mais cette confidence est au-dessus de ton âge... va, mon fils, trouver ce bon père, et lui aider à recueillir le lait de nos brebis; tandis que je vais préparer la table, pour le rafraichissement.

FÉLIX.

Oui, maman, je cours l'embrasser, et nous reviendrons bientôt auprès de toi.

(Félix court du côté de la cabaue ; Griseldis le suit des yeux avec intérêt. Félix, parvenu sur le seuil de la porte de la chaumière, se retourne vers Griseldis, et lui envoie des baisers).

SCENE XI.

(Griseldis, après quelques réflexions mêlées de soupirs, prend dans le panier une nappe de toile grise, qu'elle étend sur la table ; en suite elle tire du panier des tasses de terre, des cuillers de bois et des couteaux, dont elle couvre la table. Elle entend venir son père et son fils, la joie renait sur son visage).

SCENE XII.

GRISELDIS, ANTONIO, FÉLIX.

(Antonio sort de la cabane, en portant une jatte de terre pleine de lait ; Félix le suit, avec une miche de pain de seigle dans ses bras. Griseldis prend la jatte des mains de son père, et la pose sur la table, ainsi que le pain ; ils s'asseyent. Griseldis emplit les tasses de lait, coupe du pain pour chacun ; ils le rompent dans le lait.

ANTONIO.

QUELLE différence, ma fille, de cette nourriture grossière, avec les mets délicats qu'on te servait à la cour de Saluces !

GRISELDIS.

Oh ! oui, mon père, elle est grande, la différence. Ces alimens que nous recevons de la simple nature, sont assaisonnés par le plaisir de les partager avec vous.

ANTONIO.

Pauvre enfant !...

GRISELDIS.

Je parle d'après mon cœur ; ce lait, ce pain, partagés entre vous et mon cher fils, deviennent pour moi le mêt le plus délicieux.

FÉLIX.

Mon bon papa, maman a raison, pour moi, je n'ai jamais mangé d'un si bon appétit.

ANTONIO.

O mes enfans, ces paroles me rassurent et versent un baume salutaire sur mes vieux jours.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUOT ET ROSETTE.

(Jacquot et Rosette arrivent, portant chacun une corbeille de fruits. Jacquot repousse Rosette, pour se présenter le premier.

JACQUOT.

SERVITEUR à... madame... Griseldis... Griseldis... j'venons, sauf vot' parmission, avec Rosette, not' amoureuse, qui, j'espère, s'ra bentôt not' femme, pour vous apporter, d'la part d'monsieu l'magister, ces fruits d'son jardin.

ROSETTE.

Oui, madame, mon parrain vous prie d'agréer son hommage et ces paniers de fruits. Il vous fait bien ses excuses, de n'être pas venu lui-même, mais une indisposition...

GRISELDIS.

J'accepte, avec plaisir, le don de monsieur le magister. L'amitié qui l'unit à mon père et le vif intérêt qu'il me témoigne, me rendent ce présent bien cher.

JACQUOT.

Dis donc, Rosette, qu'alle est brâve, madame Griseldis ; tiens, après toi, c'est la plus belle criature du hameau.

ROSETTE.

Tais-toi, imbécille...

JACQUOT.

Là, imbécille... toujours des sottises !

ROSETTE.

Tu ne fais que cela.

GRISELDIS.

Quest-ce donc, mes amis, vous vous querellez ?

JACQUOT.

C'est madame, qu' Rosette m'dit... Fi, c'est ben mal, à vous, toujours.

ROSETTE.

Retournons vers mon parain, et portons-lui les remercimens de madame.

JACQUOT.

T'as raison. Aussi ben, j'varrons la chasse...

GRISELDIS.

Quelle chasse ?

JACQUOT.

Pardine, l'seigneur Gautier qui vient chasser dans c'canton. Comment, vous ne savez pas ça ? ah ! ben ! ah ! ben ! c'est étonnant.

ROSETTE.

Tais-toi donc, bavard.

JACQUOT.

Bavard !... comme si j'parlais sans savoir, peut-être, n'est-c'ty pas un des gardes qui l'a dit à monsieur l'magister ? c'est-y eun' menterie ?... là réponds...

ROSETTE.

Oui, je l'ai entendu dire, mais il n'est pas nécessaire...

JACQUOT.

V'la comme tu es, pass' que j'dis la vérité, j'sommes un bavard, un menteur, un.,. ah ! morgué, Rosette, faut que j'taime ben, pour ne pas m'facher... Jarniguoi ! c'est pis qu'un sort !

GRISELDIS.

La chasse est donc pour aujourd'hui ?

ROSETTE.

Oui, madame.

GRISELDIS.

Dans ce canton ?

ROSETTE.

Oui madame.

JACQUOT.

Oui, madame, et puis il a dit, par après; que l'sei-

gneur Gautier allait s'marier avec eun' belle et ben gentille demoiselle, toute jeune, toute jeune; qu'il n'avait r'mercié madame Griseldis, que pass' qu'il était amoureux d'sa nouvelle femme; c'qu'il a fort blamé; pass' qu'a-t-il dit, madame est ben la meilleure maîtresse d'femme, qu'y connaise. D'abord il a chanté vos louanges, il fallait voir : c'était un charme; tout l'monde vous r'grette; chacun est triste, ça fait plaisir à voir, et dit comm' ça, qui n'vous oublieront jamais. (*à Rosette.*) Eh! ben, c'est t'y vrai? suis-je t'y un menteur? un bavard? réponds, tu l'as entendu comm' moi.

Pendant ce récit, Griseldis éprouve de vives douleurs.

ROSETTE.

Excusez, madame... oh! si j'avais su! jamais je ne l'aurais amené, Jacquot, sortez, et ne comptez plus sur moi, je ne vous épouserai jamais.

JACQUOT.

En v'la ben d'eun autre... et pourquoi, s'il vous plaît?...

ROSETTE.

Voyez, madame Griseldis, voyez sa douleur.

JACQUOT.

Ah! mon dieu, mon dieu, j'n'avons pas dit ça pour l'y faire de la peine; tout au contraire; c'était pour lui apprendre que l'seigneur Gautier... Faut-t'y que... tiens... oui, là... t'as raison, j'suis un bavard, un sot, un imbécille, un... (*il se frappe la tête et s'enfuit.*)

SCÈNE XIV.

ANTONIO, GRISELDIS, FÉLIX.

(Antonio qui s'est apperçu du trouble de Griseldis, occasionné par l'indiscretion de Jacquot, la presse dans ses bras pour la consoler. Griseldis, pour rassurer son père et son fils, affecte un air calme, et, pour faire distraction à sa douleur, elle débarrasse la table des présens qu'elle vient de recevoir, et de tout ce qui a servi pour le rafraichissement, et les rentre dans la cabane; en revenant, elle apporte un livre, qu'elle dépose sur la table, et une quenouille).

ANTONIO.

HÉLAS! ma fille, ces travaux, auxquels tu n'es plus accoutumée, me font craindre pour ta santé.

GRISELDIS.

Tranquillisez-vous, mon père, au milieu même, des grandeurs; j'ai su me conserver l'habitude du travail. Pensez-vous que j'aie oublié vos dernières paroles, lorsque le comte m'honora du nom de son épouse : en quittant cette chaumière, me disiez-vous, conduis-toi ma fille, comme si tu devais un jour y revenir. Pour vous prouver que j'ai bien retenu cette utile leçon, je vais reprendre

mes occupations champêtres ; vous, mon père, pendant ce tems, donnez à mon fils, ces sages instructions que j'ai reçues de vous.

(Griseldis prend sa quenouille, l'attache à son côté et se met à filer au fuseau. Antonio ouvre son livre à l'endroit marqué par ses lunettes. Le jeune Félix s'appuie sur le bras d'Antonio, qui les regarde tous deux avec un air d'attendrissement. On entend dans le lointain un bruit de chasse).

ANTONIO.

Ma fille ?...

GRISELDIS.

Mon père...

(*Le bruit se fait entendre moins éloigné.*)

ANTONIO.

Entends-tu le son du cor ?...

GRISELDIS, *en portant la main sur son cœur.*

Il a porté-là...

ANTONIO.

Gautier, sans doute, chasse dans la plaine, cela me rappelle qu'il y a seize ans...

GRISELDIS.

Oh ! oui, et qu'enfin, il a reconnu son erreur.

(*Le bruit de chasse approche de plus en plus.*)

SCENE XV.

LES PRÉCDENS, GAUTIER, CHASSEURS, SUITE.

(Gautier arrive précipitamment avec sa suite. Antonio, Griseldis et Félix, restent immobiles d'étonnement, à la vue du comte. Griseldis détache sa quenouille, qu'elle pose sur la table ; Antonio ferme son livre ; ils vont, tous trois, se jetter aux pieds de Gautier, qui les relève).

GAUTIER.

GRISELDIS ! dans la résolution où je suis, d'épouser la fille du comte de Pagano, j'ai besoin de vos soins ; et pour la recevoir avec tous les honneurs dûs à sa naissance c'est sur vous, que j'ai jetté les yeux pour préparer une fête qui soit digne d'elle et de moi.

GRISELDIS.

Prononcez, seigneur, je suis prête à vous obéir; trop heureuse de vous prouver l'inviolable attachement que j'ai pour votre personne, et qui ne finira qu'avec ma vie.

GAUTIER.

N'épargnez rien surtout, pour que cette fête se ressente de ma magnificence et de mon amour, et que l'appartement de ma nouvelle épouse, atteste mon désir de lui plaire. Commandez en mon nom; invitez à cette fête, ceux que vous en croyez dignes; je n'en excepte pas même Saint-Alby.

GRISELDIS, *avec surprise et satisfaction.*
Saint-Alby.

GAUTIER.

Lui-même ! le courage avec lequel il vous a sauvé des entreprises du traître Alberty, lui rend mon estime. Vous savez maintenant, Griseldis, de quelle manière je veux être obéi : donnez à cette fête tous vos soins, pour mériter les suffrages de la jeune comtesse.

ANTONIO.

Ah ! seigneur, pourquoi charger ma malheureuse fille, d'un si cruel emploi ?

GRISELDIS.

Vous oubliez, mon père, que j'ai fait le serment de n'avoir toute ma vie d'autre volonté que celle de monseigneur : il peut compter sur mon zèle, à exécuter ses ordres.

GAUTIER.

Gardes, conduisez Griseldis au palais : et vous, emparez vous de ce vieillard et de cet enfant, et que mes ordres secrets soient ponctuellement exécutés.

GRISELDIS, *avec un cri de douleur et d'effroi.*
Mon père !... mon fils !...

(Griseldis, en montrant son père, et son fils, tâche d'inspirer à Gautier de la pitié pour eux ; voyant son air sevère, elle lui demande la permission de les embrasser ; elle les presse dans ses bras, et ne peut s'en séparer. Gautier ordonne qu'on les sépare. Griseldis, sans attendre l'exécution de cet ordre, quitte son père et son fils, et sort avec soumission ; tandis que d'un autre côté, on emmène Antonio et Félix. Gautier, joyeux et satisfait, marche sur les pas de Griseldis).

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représenté un sallon magnifique, décoré pour une grande fête, il est orné de vases et de guirlandes de fleurs, avec des tables en console de chaque côté.

SCÈNE PREMIERE.

GAUTIER, *seul, il entre en scène occuppé à réfléchir.*

OUI, Griseldis est capable des plus grands sacrifices, pour me prouver sa soumission et sa fidélité... Que je suis coupable, envers cette épouse chérie !... De combien de tourmens ma funeste prévention ne l'a-t-elle pas rendue victime ?.. O toi, qui ne respires que pour m'adorer, ma

chère Griseldis, pardonne à l'excessive délicatesse de mon amour, des épreuves qui tourneront toujours à ta gloire; celle qu'il te reste à subir, est bien cruelle, pour une âme sensible, mais mon cœur me dit que tu en sortiras triomphante, et alors le bonheur de ton époux sera digne d'envie... (*Il apperçoit venir Valério et va à sa rencontre.*)

SCÈNE II.

GAUTIER, VALÉRIO, ST.-ALBY.

GAUTIER.

EH bien! Valério?

VALÉRIO, *montrant Saint-Alby, qui le suit.*

Seigneur, vos ordres sont exécutés...

ST.-ALBY.

Vous m'avez fait demander, seigneur?

GAUTIER.

Oui, mon ami, il me tarde de réparer mes torts. J'ai traité avec trop de rigueur, l'homme à qui je dois la vie; et ce qui m'est encore plus cher, l'honneur de Griseldis, qu'il a sauvé, en punissant l'insolence d'un perfide ministre.

ST.-ALBY.

Cette action, seigneur, ne mérite pas de si grands éloges. Il n'est pas un seul de vos fidelles serviteurs, qui n'eût exposé ses jours, pour s'opposer aux lâches complots d'Alberty.

GAUTIER.

La mort de ce traître, laisse vacante la première charge de mes états; c'est à vous, que je l'ai destinée, vous allez en recevoir les marques distinctives.

(Gautier fait signe à Valério de faire apporter la chaine destinée à Saint-Alby).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PAGES.

(Deux pages apportent, sur un coussin, une chaine d'or, où sont attachés les attributs de la justice. Valério prend cette chaîne, et la présente à Gautier. Gautier la passe autour du col de Saint-Alby, qui la reçoit à genoux).

GAUTIER.

TROP long-tems cet emploi honorable fut la proie de l'intrigue, qu'il soit désormais la récompense du mérite.

ST.-ALBY.

Seigneur, je suis confus...

GAUTIER.

Il est un autre prix, que je réserve à vos services..... Vous connaissez les vertus de Griseldis.

ST. - ALBY.

Elles sont au-dessus de tout éloge.

GAUTIER.

Ses charmes... sa beauté...

ST. - ALBY.

Furent toujours le plus bel ornement de votre cour.

GAUTIER.

Quant à la noblesse de son origine...

ST. - ALBY.

Elle n'en a pas besoin; les rares qualités de son âme, sont des titres bien plus précieux.

GAUTIER.

Ainsi, vous pensez, qu'un seigneur, élevé aux premières dignités, s'honorerait de recevoir sa main.

ST. - ALBY.

Sans doute.

GAUTIER.

Eh bien! mon ami, je vous la donne.

ST. - ALBY.

Quoi, seigneur! votre épouse!

GAUTIER.

Elle ne l'est plus. L'arrêté de mon conseil la rend libre de sa personne.

ST. - ALBY.

Et vous croyez, seigneur, que Griseldis, après avoir été seize ans, la compagne du comte de Saluces, consentirait à se donner à un autre?

GAUTIER.

Griseldis s'est toujours fait un devoir d'être soumise à mes volontés.

ST. - ALBY.

Il est vrai; cependant, j'ôse vous assurer, que pour la première fois, elle refuserait d'exécuter vos ordres.

GAUTIER.

Je pense que mon autorité...

ST. - ALBY.

N'en obtiendrait pas d'avantage. Mais, seigneur, quand même cette femme étonnante, ajouterait cette nouvelle preuve de sa soumission, aux sacrifices sans nombre qu'elle a faits pour vous plaire, je ne pourrais profiter de vos bontés.

GAUTIER.

Quel obstacle?...

ST. - ALBY.

Mon cœur, prévenu pour d'autres charmes...

GAUTIER.

Qu'entends-je? et vous avez fait cet outrage à l'amitié, en me faisant un mystère...

St. - Alby.

Pardon, seigneur, je n'ai vu qu'une fois la jeune beauté qui m'a séduit... J'ignore si elle partage mes sentimens.

Gautier.

N'importe, vous deviez m'en instruire, mon crédit vous eut servi, dans cette circonstance, mais il est encore tems de tout reparer. Hâtons-nous d'achever les prépatifs de la fête, et tandis que Griseldis s'occuppe de l'embellissement du palais, pour la réception de ma nouvelle épouse travaillons à rendre la cérémonie de mon hymen, digne de son rang et de sa naissance : c'est vous, Saint-Aby, que je charge de présenter la main à la jeune comtesse, pour là conduire jusqu'au pied des autels.

St. - Alby.

Seigneur, comment reconnaître tant de faveurs ?...

Gautier.

En m'aidant de vos soins, pour rendre cette journée à jamais recommandable, aux yeux de la postérité. Venez, mon ami, et aussi-tôt que mon hymen sera terminé, je veux m'occupper de votre bonheur, et vous donner des preuves éclatantes de mon amitié.

(Gautier s'appuie affectueusement sur le bras de Saint-Alby, et ils sortent avec des démonstrations d'une vive amitié).

SCÈNE IV.

CÉLINO, LÉONORA.

(Célino et Léonora entrent, chargés de vases de fleurs, qu'ils placent aux endroits disposés pour les recevoir).

Léonora.

Ouf ... je suis excédée...

Célino.

Et moi, je suis rendu...

Léonora.

Sans cesse, aller et venir.

Célino.

Toujours monter et descendre.

Léonora.

Sans un instant de repos.

Célino.

Sans arrêter.

Léonora.

On se fatigue, à la fin.

Célino.

Il est tems, que cela finisse.

Léonora.

Cependant, quelle comparaison, avec le mal que s'est donné aujourd'hui l'incomparable Griseldis !

CÉLINO.

Je ne conçois pas comment elle a pu y résister !

LÉONORA.

Malgré les peines secrettes qu'il lui faut dévorer, avec quelle présence d'esprit n'a-t-elle pas donné tous les ordres nécessaires pour la réception de la jeune comtesse.

CÉLINO.

Et pour qui tant de soins ? pour une rivale jeune et belle, qui doit la remplacer dans le cœur d'un mortel qu'elle adore.

LÉONORA.

Et par complaisance pour cet homme, qui, sans doute, a fait périr sa fille, et qui vient de la séparer de son père et de son fils, dont la présence faisait toute la consolation.

CÉLINO.

Il faut convenir, signora, que votre sexe seul, est capable de tant de constance et de vertu.

SCÈNE V.

GRISELDIS, CÉLINO, LÉONORA, PAGES.

(Griseldis entre en scène, suivie de plusieurs pages, qui apportent des corbeilles remplies de présens pour les personnes invitées à la fête. Griseldis jette un coup-d'œil sur l'ensemble du salon, et examine si tout est en ordre).

GRISELDIS.

Mes amis, vous devez être bien fatigués, mais le comte est généreux, et vos peines ne resteront pas sans récompense.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, S.-ALBY.

(Saint-Alby parcourt le théâtre, l'esprit agité, l'œil égaré, et exprime la vive douleur qui l'accable. Griseldis s'afflige de le voir dans cet état).

GRISELDIS.

Qu'avez-vous, seigneur ?

S.-ALBY.

Ah ! madame, je suis perdu.

GRISELDIS.

Que vous est-il donc arrivé ?

S.-ALBY.

Le plus grand des malheurs ; je traversais la cour du palais, pour exécuter les ordres du comte, lorsque je me vis arrêté par un cortége nombreux qui accompagnait la nouvelle épouse, destinée au seigneur Gautier. Elle était placée sur un char découvert, afin que chacun pût contempler ses charmes : des cris d'admiration se faisaient

entendre de toutes parts : je porte mes regards sur celle qui en était l'objet, ses yeux rencontrent les miens, mais hélas ! que devins-je ? quand je reconnus dans cette beauté, celle que mon cœur adore, et dont je vous ai fait le fidelle portrait ; à cet aspect, un trouble violent s'empare de tous mes sens, un feu brûlant circule dans mes veines, mon cœur est agité de mille tourmens, et je ne vois de terme à mes souffrances que dans un affreux désespoir.

GRISELDIS.

Calmez ces transports, seigneur, appelez vos vertus à votre secours, et apprenez, par mon exemple, à supporter les coups du sort.

S.-ALBY.

Connaissez, madame, l'excès de mon infortune, c'est moi, que le comte de Saluces a choisi pour accompagner la beauté que j'aime, jusqu'au pied des autels ; c'est moi qui doit la conduire dans les bras de mon fortuné rival... cette idée déchire mon âme, et laisse mon cœur en proie à la plus cruelle jalousie.

GRISELDIS.

D'après cet aveu, seigneur, vous éloigner de la cour serait le parti le plus sage.

S.-ALBY.

Je sais que la raison l'ordonne. J'ai voulu fuir ; mais un pouvoir invincible, me retient en ces lieux, malgré moi ; je ne puis résister au désir de l'admirer encore ! je veux être témoin de tout mon malheur, en voyant s'accomplir ce fatal hyménée, puis je m'éloignerai à jamais de ce funeste séjour. (*On entend un prélude.*)

GRISELDIS.

Modérez-vous, seigneur... on vient...

S.-ALBY.

C'est le seigneur Gautier... évitons sa présence... je ne serais pas maître de lui cacher mon trouble. (*il sort.*)

SCENE VII.

GRISELDIS, GAUTIER ET SA SUITE.

(Gautier entre avec ses gardes ; il examine avec attention la décoration du salon et les préparatifs de la fête ; ensuite, il s'avance vers Griseldis).

GAUTIER.

GRISELDIS, je suis content, j'ai vu par-tout les préparatifs que vous avez disposés pour la fête ; tout est dirigé avec autant de goût que de magnificence, et vous avez surpassé mon attente.

GRISELDIS.

Je suis trop heureuse, seigneur, d'avoir, au gré de vos désirs, rempli vos intentions.

GAUTIER.

L'épouse que je me suis choisie ne tardera pas à paraître, je desire qu'elle soit reçue avec dignité.

(Griseldis, craignant que son costume de paysanne ne nuise à la dignité de la fête, fait un mouvement pour se retirer; Gautier la retient par le bras).

GAUTIER.

Restez, Griseldis, votre costume vous honore; continuez de faire, avec grâce, les honneurs de cette fête, et soyez assurée de recevoir de la jeune comtesse, un accueil distingué. (*il sort avec ses Gardes.*)

SCENE VIII.

GRISELDIS, *seule.*

Elle va donc paraître, cette rivale redoutable, qui, fière de l'éclat de sa naissance, va, sans doute, m'accabler de ses mépris et me couvrir d'humiliations... ah! Gautier, est-ce là le prix que tu réservais à la constance de mon amour!... devais-tu me faire éprouver tous les tourmens de la jalousie, en me rendant témoin de ton infidélité, et en me forçant de servir en esclave l'objet de ton nouveau choix... devais-tu flétrir ainsi celle que tu as honorée du titre de son épouse?.. mais où m'emporte une passion funeste... ô Griseldis! étouffe dans ton cœur ces mouvemens jaloux qui empoisonnent ton existence; et ne perds pas en un jour, le fruit de seize ans de patience et de soumission... la voici... armons-nous de courage.

SCÈNE IX.

GRISELDIS, VIRGINIE, PAGES, GARDES, SUITE.

(Virginie, précédée de deux pages et de plusieurs gardes, entre en scène avec noblesse: dès qu'elle apperçoit Griseldis, elle s'arrête. Griseldis fait un pas vers Virginie. L'une et l'autre, en se fixant, restent immobiles d'admiration).

VIRGINIE, *à part*, *montrant Griseldis.*

Voila donc la victime, dont par un sort fatal, je suis forcé de déchirer le cœur... que de grâces!... que de dignités! sous ces habits rustiques!...

GRISELDIS, *à part.*

Eh! c'est-là, la rivale que je craignais!... quel air de candeur et de modestie!.. quel charme séduisant est répandu sur toute sa personne!...

VIRGINIE, *à part.*

Mais d'où vient le trouble qui m'agite ?... sa présence m'inspire un intérêt... un respect...

GRISELDIS, *à part.*

Elle se trouble... elle n'ôse m'aborder... hâtons-nous de la prévenir. (*haut à Virginie.*) Daignez m'excuser, madame la comtesse, si je vous reçois dans un costume, si peu digne de votre rang; mais le comte de Saluces exige de moi...

VIRGINIE.

Ce sacrifice humiliant... Rassurez-vous, aimable Griseldis, je ne suis point une rivale orgueilleuse, qui vient insulter à votre infortune, mais une femme sensible, qui gémit en secret, d'occuper votre place dans le cœur d'un époux que vous adorez.

GRISELDIS.

Eh ! quoi, madame, l'alliance que vous allez contracter, vous causerait-elle des chagrins ?...

VIRGINIE.

Des chagrins... (*à part.*) Hélas! ils ne sont que trop réels.

GRISELDIS.

Auriez-vous donc pu voir le comte de Saluces, sans l'aimer ?

VIRGINIE.

Sans l'aimer !... cela est impossible.

GRISELDIS, *tendrement.*

Oh ! oui... impossible.

VIRGINIE, *à part.*

Le son de sa voix porte à l'âme. (*haut.*) Vertueuse Griseldis, l'intérêt que vous prenez à mon sort, détermine ma confiance... connaissez tous les droits que le comte a sur mon cœur; née d'une famille illustre, orpheline dès le berceau, et abandonnée de mes parens les plus proches; c'est à la générosité du seigneur Gautier, que je dois toute mon existence. Elevée par ses soins, dans la pompe et les honneurs; il n'a rien épargné pour que mon éducation fut digne de ma naissance; aujourd'hui, il réclame ma main pour prix de ses bienfaits; la reconnaissance me fait un devoir de lui obéir : mais accoutumée à le chérir, comme un bienfaiteur, comme un père; mon cœur se révolte en pensant que je dois être son épouse. Il m'eut été plus doux, en venant habiter ce palais, de prendre le titre de sa fille adoptive, de partager avec vous ses tendres affections, et de trouver en vous les soins touchans d'une bonne mère.

GRISELDIS

Une aversion si marquée pour les nœuds qu'on vous prépare, annonce une cause secrette...

VIRGINIE.

Une cause secrette !...

GRISELDIS.

Peut-être un autre plus heureux a su rendre votre cœur sensible ?...

VIRGINIE.

J'avoue que je n'ai pu me défendre de la plus vive émotion, à la vue d'un jeune seigneur, qui accompagna le comte dans une de ses visites, et qu'il me présenta comme son libérateur : le récit qu'il me fit du courage avec lequel il terrassa le cruel sanglier, qui menaçait ses jours, les éloges pompeux qu'il me fit des rares vertus de ce jeune héros, ne firent qu'enfoncer, davantage, le trait dont j'étais blessée... instruite que ma main était destinée au seigneur Gautier, j'ai voulu étouffer un sentiment qui n'était pas pour lui : mais ce fut envain, cette impression funeste...

GRISELDIS.

Avec le tems, s'effacera de votre cœur... les qualités estimables du comte de Saluces, dissiperont ces légers nuages, et quand vous serez son épouse, vous remplirez sans peine, les devoirs que ce titre impose... oui, madame, oui, vous l'aimerez... l'adorerez... et mes vœux seront exaucés...

VIRGINIE.

Qu'entends-je !... est-ce là, Griseldis, le langage que vous devez tenir à une rivale odieuse, qui vous ravit, dans ce jour, tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce ainsi que vous punissez le comte de Saluces de son infidélité ?...

GRISELDIS.

Le ciel m'est témoin, que son bonheur est l'unique but où tendent mes desirs ; accoutumé à régner en maitre absolu, sur le cœur d'une épouse entièrement soumise à ses volontés; j'ai craint qu'un nouveau choix ne le rendit malheureux. (*en regardant Virginie avec un tendre intérêt.*) Maintenant, je suis tranquille et toutes mes inquiétudes s'évanouissent.

VIRGINIE.

O ciel, quel trésor il a perdu ! quelle femme peut espérer de soutenir la comparaison dans son cœur !... que de regrets il s'est préparé, et combien il se repentira de l'oubli qu'il a fait de votre tendresse et de vos charmes.

GRISELDIS.

Il n'a que trop écouté son penchant pour mes faibles attraits. L'obcurité de mon origine fut de tout tems un obstacle à son bonheur ; mais vous, madame la comtesse, votre naissance illustre, jointe aux mêmes avantages,

vous garantit l'amour et la constance du seigneur Gautier, et le met lui-même à l'abri des reproches de l'envie. Oui, madame, une union si bien assortie, vous assure à tous deux, une félicité paisible et durable.

VIRGINIE.

O prodige étonnant! de patience, de constance et d'amour!... Femme divine, la renommée n'a que faiblement esquissé les traits de ce courage héroïque, qui fait l'essence de votre caractère. Ce que je vois, ce que j'entends, tout me confond et me pénètre d'admiration. Ah! charmante Griseldis, oubliez que je suis votre rivale, pour ne voir en moi, qu'une amie, idolâtre de la noblesse de vos sentimens... Dites-moi que vous me permettez d'aller vous visiter souvent dans votre retraite, pour y prendre des leçons de sagesse, et m'instruire à l'école, de vos vertus.

GRISELDIS.

Pourrais-je vous refuser ce que je vous demanderais, à genoux, comme une faveur inestimable. Ah! puisque vous ne dédaignez pas l'amitié d'une simple villageoise, venez madame la comtesse, venez quelquefois honorer, de votre présence, mon humble cabane : nous y parlerons sans cesse du comte de Saluces; nos cœurs s'y disputeront le plaisir de l'aimer; et nous ferons ensemble des vœux au ciel, pour sa gloire et pour son bonheur.

VIRGINIE, *avec force.*

C'est trop long-tems, résister au charme qui m'entraîne vers vous; souffrez, ma chère Griseldis, que je vous presse dans mes bras, et que cet embrassement soit pour nous, le gage éternel d'une amitié inaltérable.

(Saint-Alby arrive au moment où Griseldis et Virginie se tiennent embrassées : il reste en extase).

SCÈNE X.

GRISELDIS, VIRGINIE, ST.-ALBY.

(*Saint-Alby s'approche en tremblant, du côté de Griseldis.*)

GRISELDIS, *l'appercevant.*

APPROCHEZ, seigneur...

VIRGINIE, *jettant les yeux sur Saint-Alby.*

O ciel! que vois-je!... (*à part, avec trouble.*) C'est lui!..

ST.-ALBY, *toujours tremblant.*

C'est avec bien des regrets, que j'interromps un entretien... (*il se trouble.*)

GRISELDIS, *s'approchant de lui, à part.*

Du courage...

ST.-ALBY, *à Virginie.*

Je viens, madame, par l'ordre du comte de Saluces,

vous chercher, pour vous conduire jusqu'à son trône, où il vous attend, au milieu d'une cour brillante...

VIRGINIE.

Seigneur.... (*d'une voix étouffée.*) je suis.... prête.... à vous suivre...

GRISELDIS.

O! mes amis, je vois combien cette démarche coûte à votre sensibilité.... Vous craignez d'affliger mon cœur; mais Griseldis est accoutumée à se soumettre aux coups du sort.... (*à Virginie.*) Hâtez-vous, madame la comtesse, de vous rendre auprès du comte, dont l'attente de la possession de tant de charmes, motive assez l'impatience qui doit l'agiter...

(Griseldis prend la main de Virginie, et la remet dans celle de Saint-Alby, qui la reçoit dans un trouble universel. Saint-Alby et Virginie sortent à pas chancelans, accablés du poids de la douleur. Virginie a les yeux baissés vers la terre, et Saint-Alby porte ses regards abattus sur Griseldis, dont les gestes l'invitent à prendre courage).

SCÈNE XI.

GRISELDIS, *seule.*

Qu'ils sont à plaindre !... J'ai lu dans leurs yeux !... leurs cœurs se sont entendus.... Ils s'aiment... ils s'adorent.... Quelle tâche cruelle à remplir, pour Saint-Alby, et cette innocente victime, de la reconnaissance... Oh! Griseldis! ne te plains plus de tes souffrances... Mais, d'où vient le calme que je ressens, depuis que j'ai vu ma rivale ?... Quel intérêt puissant parle, pour elle, dans mon cœur ?... Elle est donc vraie, cette maxime que mon père se plaisait à me répéter souvent... » Que l'exercice des vertus procure » des jouissances précieuses, même au sein de l'infortune... (*Un trait de musique se fait entendre.*) La cérémonie va commencer... Achevons notre ouvrage.

SCENE XII.

GRISELDIS, GAUTIER, VIRGINIE, St.-ALBY, VALÉRIO, Ecuyers, Héraults-d'armes, Pages, Gardes, Seigneurs et Dames de la Cour, Suite, Cortège, etc.

(Marche du cortége qui accompagne Virginie; il est précédé de musique, de héraults-d'armes, d'écuyers, de pages, et enfin de tout ce qui peut contribuer à une grande pompe. S. Alby donne la main à Virginie. Gautier vient ensuite, appuyé sur le bras de Valério; le cortége arrive; Gautier va va prendre la main de Virginie, pour la conduire auprès de Griseldis. On remarque sur le visage de Saint-Alby les signes d'une profonde douleur).

GAUTIER, *à Griseldis.*

QUE pensez-vous, Griseldis, du choix que j'ai fait de cette aimable personne ?...

GRISELDIS.

Il est, seigneur, digne de vous, et madame la comtesse unissant la sagesse à la beauté, vous ne pouvez manquer de passer des jours fort heureux avec elle. Mais, seigneur, elle a été élevée dans la pompe et les honneurs, et vous causeriez sa mort, si vous la traitiez comme vous m'avez traitée...

GAUTIER.

O! femme sublime! ce dernier trait de dévouement et de générosité, vous couvre de gloire, et me remplit de satisfaction. Reprenez vos droits sur un cœur qui n'a jamais cessé de vous adorer. Que tout le monde apprenne que je ne vous ai causé tant de chagrins, que pour mettre à l'épreuve, votre patience et toutes vos vertus, et pour les faire connaître à l'univers d'une manière éclatante. Celle que vous croyez votre rivale... est votre fille.

(*Virginie se jette dans les bras de Griseldis.*)

GRISELDIS.

Virginie !!... ma fille !... O bonheur inattendu !

GAUTIER, *à S. Alby, dont le trouble s'est disippé peu-à-peu, par ce qu'il vient d'entendre.*

Vous, Saint-Alby, je n'avais dessein que de vous éprouver, vous-même, quand j'ai paru irrité contre vous. Croyez que je n'oublierai jamais que je vous dois la vie et l'honneur. Apprenez que j'ai découvert vos sentimens pour ma fille, et qu'elle les partage en secret ; venez donc recevoir, pour épouse, celle que je vous destine depuis long-tems, pour récompenser vos services.

(*Gautier présente la main de Virginie à Saint-Alby, et les unit ; ensuite il s'adresse à Griseldis.*)

Et vous, ma chère Griseldis, venez embrasser votre père et votre fils, et recevoir de leurs mains, une couronne, que vos vertus vous ont méritée à tant de titres.

SCÈNE XIV ET DERNIERE.

Changement à vue. Le fond du théâtre s'ouvre, et représente une rotonde du même style que le salon. On apperçoit un trône éclatant, élevé de plusieurs degrés. Antonio et Félix occupent les deux côtés du trône ; ils sont accompagnés des bergers et bergères que Griseldis a invités à la fête. Gautier conduit Griseldis dans les bras de son père, tandis que Félix lui pose une couronne sur la tête. Griseldis embrasse étroitement son père et son fils ; elle élève Félix sur l'un de ses bras, et de l'autre elle entoure Antonio ; ils restent ainsi grouppés. Saint-Alby et Virginie s'arrêtent au bas des degrés du trône. Gautier et tout le monde s'inclinent vers Griseldis. Tableau général.

FIN.

PQ 2376 N62G7 Noël, P. J.
Griseldis

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

